

Dans «Ici sont les dragons», Ariane Mnouchkine donne des tours d'histoires

Dans le deuxième épisode de sa fresque historique du XXe siècle, la metteuse en scène convoque archives et figures historiques et nous plonge dans la folie impérialiste contemporaine avec maestria.



Le deuxième volet d'«Ici sont les dragons» est centré sur la période 1918-1933. (Michel Laurent)

Par [Anne Diatkine](#)

Publié aujourd'hui à 16h52

C'est une fresque, mais frappée par l'urgence, et qui tombe au fur et à mesure du spectacle les oripeaux du livre d'histoire pour se centrer sur l'intériorité des êtres, les milles détails qui dévoilent une vie, l'intensité d'une voix, une réflexion à voix basse, l'intranquillité. C'est le deuxième volet d'*Ici sont les dragons*, centré sur la période 1918-1933, un spectacle monde comme il y a des livres mondes, à Paris, à Berlin, à Moscou, à New York, à Londres sans exhaustivité. Un écheveau multiple mais guidé par la clarté, avec toujours en arrière-fond [l'invasion de l'Ukraine par la Russie](#) le 24 février 2022. Comment en est-on arrivé là ? Quelles sont les racines de cette guerre ? En quoi la folie impériale fragmente et atteint l'Europe dans ses soubassements ?

Le principe fondateur du spectacle est semblable à celui qui organise le premier volet : ne rien inventer, éviter autant que peut le commentaire, ne pas construire de personnages fictifs, mais fouiller dans les archives, se saisir des textes, journaux intimes et publics, discours, pour faire entendre l'histoire en marche, les résonances, et rendre sensible des discours très connus ou faits ensevelis, aussi ténus soient-ils. Parfois, la voix réelle des protagonistes surgit comme celle, saisissante de Wilson en janvier 1918, «*devant les membres du Congrès*», indique un soldat. Réactions vives du public quand on entend le président américain annoncer que «*les Etats-Unis d'Amérique trouveraient méprisable de profiter d'une quelconque faiblesse interne pour imposer sa volonté à un autre peuple*». Avant d'annoncer la création de «*l'association générale des nations afin d'offrir des garanties mutuelles d'indépendance*

politique et d'intégrité territoriale aux petits Etats comme aux grands». Sombre ironie.

Pari intrépide

La même troupe est sur scène, les mêmes actrices et acteurs, certains derrière des masques conçus par Erhard Stiefel (disparu il y a peu) lorsqu'il s'agit de représenter des personnes historiques et trop identifiées pour être incarnées. Mais ces actrices et acteurs sont mille fois meilleurs qu'il y a un an et demi, lors de la création du premier épisode, ils ont acquis une agilité, une aisance, une expressivité des gestes et des postures. Ils paraissent tellement différents, qu'on est obligée de vérifier : est-ce bien la même troupe ? Pourquoi semble-t-elle prise par l'énergie de la jeunesse ? Vérifications faites, il y a bien quatre jeunes gens – Marilou Poujardieu, Victor Gazeau, Nolan Berruyer, Anna Kuzina – qui sont entrés dans la troupe du Soleil au printemps, au cœur d'une distribution nombreuse et quasi inchangée.



On ôte aux comédiens leur voix, pour les faire doubler en russe, japonais, allemand. (Michel Laurent)

L'énigme demeure : quelle légère modification ou bascule permet à ce qui éloignait ou entravait l'acteur (et le spectateur), de devenir force et évidence ? Le pari intrépide d'ôter à des comédiens leur voix, pour les faire doubler en russe, japonais, allemand, qui laissait perplexe l'année dernière, révèle ici sa pertinence. Les masques, la synchro briment moins les acteurs qu'ils les libèrent d'un défi impossible, les obligent à être formidablement accordés. Car il faut de l'audace pour faire venir un Hitler (masqué) sur un plateau qui tient le choc. La représentation du Führer est une vieille antienne et un piège récurrent au cinéma et au théâtre – on se souvient de [Bruno Ganz](#) dans [la Chute](#), grosse production à propos des douze derniers jours d'Hitler dans son bunker, qui accoucha, si l'on croit la presse, [d'un océan d'ennuis](#). Les masques, le doublage servent donc aussi cette nécessité : supprimer les écueils du réalisme et du vraisemblable, désencombrer l'acteur supposé jouer le mal absolu. Effroi, cependant, lorsqu'on découvre pour la première fois Seear Kohi-Hitler en prison après son putsch raté dit de la Brasserie en 1923.

«Cigarettes, “Mein Kampf”»

Au tout début, la scène est vide, presque aride, ce qui n'est pas si fréquent dans le théâtre d'Ariane Mnouchkine. Elle ne le reste pas longtemps, mais la

sensation d'épure perdue associée à une musique jouée en live comme toujours au Soleil mais moins insistante que dans le premier volet. On retrouve les trois Babayagas, mélancoliques et graves, qui paraissent en apesanteur lorsqu'elles se déplacent, toujours en groupe ; et Cornélia, spectatrice terrifiée, interrogative, et naïve, alter ego d'Ariane Mnouchkine mais aussi du public. Ici, ses interventions sont minimales, des ponctuations : «*J'ai bien besoin d'un entracte*», lance-t-elle après qu'Hitler annonce son plan d'entrer au Reichstag aux prochaines élections. Un vendeur de journaux surgit, il fait mine de haranguer les spectateurs : «*Cigarettes, Mein Kampf. Achetez Mein Kampf ! Le premier livre d'Adolf Hitler.*» Ça dure trente secondes. Ambiance.

Aisance avec laquelle cette création collective nous emmène au Congrès de Tours de Blum, chez Boulgakov ou encore auprès de la prémonitrice correspondante de guerre Dorothy Thompson pour le *New York Evening Post* – «*Aucun peuple ne peut reconnaître son dictateur à l'avance. Celui-ci ne fait jamais campagne en prônant la dictature*», écrit-elle dès 1932, profusion qui ne suscite pas de confusion, et qui surtout échappe à la littéralité. Ce qu'on aime, au fond, dans cette œuvre, ce sont les flashes, les personnages qu'on ne connaît pas, pris d'une obsession fugitive, et qui traversent la scène poussés sur des chariots à roulette, éphémères – comme [le titre d'un autre spectacle du théâtre du Soleil, l'un des plus beaux, monté en 2007.](#)

La salle est pleine. Les spectateurs n'ont pas déserté le théâtre cette journée radieuse. Ariane Mnouchkine les a accueillis et a déchiré les tickets un à un, comme de coutume. Mais pas comme si de rien n'était. La crise que traverse le Soleil après la parution de [plusieurs articles dans Mediapart](#) accusant l'institution de 62 ans d'avoir favorisé par son fonctionnement des violences sexuelles n'est pas occultée. Des groupes se pressent devant un panneau qui reproduit en partie [la lettre publique](#) qu'Ariane Mnouchkine a adressée aux spectateurs. Groupes silencieux, c'est ce qui frappe. Lettre riche et vive qui mériterait une herméneutique, où Ariane Mnouchkine présente ses «*excuses sincères*» aux victimes qui ont payé de sa confiance abusée par deux comédiens, tout [en récusant «la systématisation ahurissante»](#) prêtée au Soleil. Les conclusions et préconisations de l'audit externe mené par un organisme indépendant choisi en accord avec le ministère de la Culture devraient être remises au plus tôt fin mars, aux tutelles. Le théâtre, quant à lui, a transmis sa longue enquête interne, qui débute carrément à leur installation à la Cartoucherie en 1970, au procureur de la République dès le 13 mai. De sa propre initiative.

[1918-1933. Choc et mensonges du Théâtre du Soleil \(suite de 1917. La victoire était entre nos mains, lui aussi joué\). Jusqu'au 26 avril à la Cartoucherie \(75012\).](#)